

Expériences spectatorielles intimes

Raymond Bertin

Number 174 (1), 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92971ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2020). Expériences spectatorielles intimes. *Jeu*, (174), 4–6.

Expériences spectatoriennes intimes

Raymond Bertin



Fragments d'Ana, texte de Patricia Rivas, mis en scène par Ligia Borges (Théâtre de l'Intime), présenté dans un appartement privé, à Montréal, en septembre et en octobre 2019. Sur la photo : Marilda Carvalho et Ligia Borges. © Thibault Carron

Dans l'intimité d'un appartement ou en tête à tête avec un spectateur ou une spectatrice, des artistes réinventent à leur façon notre rapport à l'œuvre théâtrale et bousculent nos habitudes.



Nous ne sommes pas toujours enthousiastes à l'idée de nous retrouver dans une relation intime lorsque nous assistons à une expérience théâtrale dérogeant au rapport scène-salle habituel. De quelle façon notre participation sera-t-elle sollicitée? Qui n'a pas déjà ressenti la gêne de se voir interpellé par un·e interprète en scène, lors de spectacles immersifs ou interactifs? Improviser, s'engager, se mettre en jeu n'est pas évident pour tout le monde, même si ces incitations à l'échange se font en général dans la complicité, mais aussi parfois avec une certaine provocation¹. L'anonymat d'une salle plongée dans le noir a un aspect rassurant — sans que notre rôle ne soit pour autant réduit à la passivité, tous nos sens pouvant être à l'affût — qu'on ne retrouve pas dans ces spectacles d'un autre type.

À l'automne 2019, j'ai assisté à deux œuvres *in situ* présentées à Montréal. La première, *Fragments d'Ana*, du Théâtre de l'Intime, un collectif interculturel cofondé par la comédienne et metteuse en scène brésilienne Ligia Borges: après plusieurs représentations offertes par le MAI (Montréal, arts interculturels), qui se déroulaient dans un appartement privé, l'équipe se transportait dans le quartier Rosemont. La deuxième, *Errances*, était proposée par l'artiste interdisciplinaire et chercheuse Mélanie Binette: un parcours sonore accompagné, pour un seul spectateur ou spectatrice, dans les méandres du complexe de la Place des Arts (PDA). Deux expériences de spectature très différentes mais tout aussi intenses.

Un café de la rue Beaubien, dans l'est, est le lieu de rendez-vous pour assister à *Fragments d'Ana*, une « création immersive,

intimiste et hyperréaliste[...]: une occasion de partage entre comédiennes et spectateurs et une expérience humaine qui transforme le public autant que la création². » L'inconnu de ce qui va advenir instille le doute, suscite ma curiosité: en quoi serai-je transformé? Au café, nous attendons en bavardant lorsqu'une jeune femme joyeuse entre en coup de vent, portant un gros ballon noir: Bianca (Ligia Borges) explique que sa tante Ana nous attend, que sa cousine Alice n'est pas encore arrivée, elle aura la surprise de notre présence! Elle évoque la tradition de son pays, où la femme enceinte doit crever un ballon noir pour connaître le sexe de son enfant. C'est le but de la fête d'aujourd'hui! Nous la suivons à l'appartement, tout près, où sa tante Ana (Marilda Carvalho), en peignoir, ne nous attendait pas, à l'évidence... Au salon, Ana demande de l'aide pour faire un peu de ménage, se dispute avec sa nièce, prétend que la fête était prévue pour plus tard, que c'est Bianca et pas elle qui devait acheter le gâteau...

MOMENTS D'ERRANCE PARTAGÉS

Le malaise envahit la pièce. Ana meuble le silence en livrant des confidences, des souvenirs de bonheur en famille, trouve une volontaire pour mettre de la musique, danse un peu, interroge les gens sur leurs amitiés, leurs amours... On comprend peu à peu que sa mémoire vacille, peut-être un début d'Alzheimer... Alice toujours absente, l'inconfort persiste malgré les tentatives des deux femmes pour détendre l'atmosphère. Les échanges avec le public restent superficiels, je me sens plus témoin que participant. Quand elles arrivent enfin à joindre par téléphone la fêtée (Patricia Rivas), faible et alitée, affirmant avoir prévenu de son absence sa mère, qui ne s'en souvient pas, Bianca tente de dissimuler l'égarément d'Ana. La bulle éclate, comme

1. Lire à cet effet les textes du dossier « Le spectateur en action », dans *Jeu* 147 (2013.2).

2. Extrait du communiqué de presse de la compagnie.



Errances, texte, conception et performance de Mélanie Binette (Milieu de Nulle Part), présenté dans les espaces publics de la Place des Arts, ses corridors souterrains et son esplanade, en octobre et en novembre 2019. © Emmanuelle Bilodeau

le ballon noir, qui annonce un garçon: le téléphone raccroché, le suspense ne tient plus et, malgré une finale axée sur le partage, un sentiment trouble m'atteint. Il me semble que le théâtre n'a pas totalement déployé ses ailes, que le dialogue entre fiction et réalité n'a réussi qu'à moitié. La gêne ressentie n'occulte pas, cependant, la sympathie pour le personnage d'Ana, dont la fragilité me hantera longtemps.

L'expérience d'*Errances* s'inscrit dans une toute autre approche. Ici, deux niveaux de réalité se juxtaposent, s'entremêlent et s'interrogent, dans un dispositif sonore et ambulateur dirigé, fort instructif. À l'origine de cette création, Mélanie Binette, qui a fait du théâtre *un à un* (*one-on-one*) son sujet de maîtrise — elle l'a étudié en Grande-Bretagne où ce genre serait très développé —, a voulu interroger le traumatisme d'avoir perdu son père, 17 ans plus tôt, à l'endroit même où elle réalise sa performance. Lieu emblématique, pour une Montréalaise passionnée de culture, la PDA est un passage obligé, au cœur de la ville, associé à tant de manifestations artistiques, mais désormais lié, pour la créatrice, à la blessure personnelle du deuil. Un événement qui l'a amenée à revoir son rapport à ce lieu, à sa ville.

J'ai rendez-vous devant la billetterie avec l'artiste, qui refait l'exercice plusieurs fois par jour avec des personnes différentes. En me remettant des écouteurs dotés de micros qui me transmettront les bruits ambiants en même temps que sa narration enregistrée, elle m'explique qu'une partie du parcours se fera à l'extérieur. Elle tiendra ma main durant le trajet, une façon de communiquer sans interrompre



Mélanie Binette. © Patrick Ma

notre marche, par où le lien d'intimité naîtra. Durant une heure, nous cheminons dans les passages autour de l'esplanade, croisons des badauds, inhalons des effluves inattendus, nous arrêtons à divers points d'observation, au gré du récit documenté des origines de ce rêve, un complexe culturel au centre-ville, de sa construction, qui a forcé la démolition de plusieurs bâtiments, de la controverse ayant marqué son inauguration, de son rôle actuel dans la cité. Tout cela entrecoupé de réflexions de la narratrice sur la vie et la disparition subite de son père, dont les circonstances se dévoilent peu à peu, dans un crescendo émotionnel fort communicatif.

Impossible, cette fois, de ne pas être touché. Malgré la position ambiguë de ce couple

momentané que nous formons, déambulant en silence dans la foule anonyme, un véritable lien se tisse au-dedans, grâce aux mots, aux émotions partagées. Le thème du deuil, universel, évoqué sans fausse pudeur au cœur de ce milieu urbain familier, a transformé mon regard sur celui-ci de façon durable: les lieux, tout à coup, contiennent plusieurs vies, celles de tous ces gens qui y sont passés avant moi, avec moi ou à côté de moi. La performance terminée, les rôles de confidente et de récepteur s'inversent: les 15 minutes d'échange que l'artiste accorde à son public entre deux représentations se meuvent en conversation qui ne veut pas finir... Je repars dans les rues, un sentiment de plénitude, d'apaisement, guidant mes pas. •